

## Les griffes de la violence *The Grifters* de Stephen Frears

André Roy

---

Numéro 54, printemps 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22786ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Roy, A. (1991). Compte rendu de [Les griffes de la violence / *The Grifters* de Stephen Frears]. *24 images*, (54), 64–64.

## THE GRIFTERS DE STEPHEN FREARS

### LES GRIFFES DE LA VIOLENCE

par André Roy

On sera surpris de la part d'un auteur qui avait précédemment peint avec férocité son pays, l'Angleterre, donc qui avait donné dans le «social» (comme on dit), qu'il abandonne le récit sociologique dans son premier film américain. Pourtant, à y regarder de près, il n'en est rien. Si *The Grifters* baigne dans une intemporalité presque contemplative, si l'Amérique en tant que paysage physique y est aussi presque absente (contrairement à celle des films d'un célèbre compatriote de Frears, qui, lui aussi, avait fait le voyage Angleterre-U.S.A., je veux parler d'Hitchcock), on n'en retire pas moins l'impression d'une vision du monde dure, quasiment cynique, déjà à l'œuvre dans *My Beautiful Laundrette* et *Sammy and Rosie Get Laid*.

Si la force de *The Grifters* repose sur la vision d'une violence tragique, ontologique, elle s'appuie également, cinématographiquement parlant, sur la réappropriation

d'un genre (ici, le polar), et sur la visite d'un territoire mythique appelé Hollywood, métaphore même des États-Unis. En se jouant d'un système, le cinéaste cherche au film noir un nouveau cadre, un espace autre.

Frears aurait pu tomber dans le rétro (l'action du roman adapté se passe dans les années 60), dans la reconstitution nostalgique, tout en faisant des clin d'œil aux conventions du genre. Un peu comme chez Scorsese, le producteur de *The Grifters*, le regard du cinéaste est au contraire débarrassé de toute fioriture, de toute complaisance, pour devenir acéré et âpre dans la description de trois destins liés par les forces de la corruption. Le film noir devient une tragédie où la réalité prend la couleur de la vérité la plus vive. Roy (John Cusack), Lily, sa mère (Angelica Huston) et Myra, sa petite amie (Annette Bening), trio infernal, se débattent tout entiers dans une lutte

de survie. À la merci de leurs passions (le jeu, l'argent, la séduction, l'amour), ils se voient étouffés entre les griffes de la crainte, de la peur, du désespoir, en un mot: du Mal. Parce qu'ils se sentent maîtres de leur destin, de leur mort, ils en acceptent la fatalité.

Les lois qui les soumettent et corrompent leurs sentiments les propulsent dans un terrible jeu de massacre. Le désir, la douleur, la vengeance, la jalousie, exprimés dans des dialogues splendides (la parole est aussi une arme redoutable), deviennent, comme chez Hitchcock (référence obligée<sup>1</sup>), une affaire de regard. Mais ce n'est pas uniquement dans le regard que la vérité de chacun se trahit, c'est dans les gestes, surtout dans les poses (voyez comment Anjelica Huston, en mini-jupe, se penche ou plie les jambes). On n'est pas loin de l'obscénité, c'est-à-dire de cette autre scène où tout fait signe, dans laquelle le corps est un signal qui redouble sa puissance de vérité. Il fallait un Européen pour redonner cette force, cette présence au corps — si absent du cinéma américain.

On sent constamment que Frears mine, empoisonne sa fiction. Le comportement des personnages est contradictoire: Lily aime son fils d'un amour incestueux mais est capable de le tuer pour de l'argent. Le crime, la mort trouent la fiction et accentuent sa brutalité et sa sécheresse. L'horreur contamine les êtres, les objets. Par ellipses et flash-backs, Frears fourbit lentement, précautionneusement, mais inexorablement, une machine qui précipite une violence qu'on pressent constamment et qui éclate comme un coup de fusil. L'inévitabilité de la violence est le message secret du film, le code par lequel on peut interpréter le monde — ce que fait admirablement Stephen Frears avec *The Grifters*. ■

1. Référence obligée mais dite à voix basse: Frears situe un meurtre dans un motel, à Phoenix (Arizona); on pense, naturellement, à *Psycho*.

#### THE GRIFTERS

États-Unis 1991. Ré.: Stephen Frears. Scé.: Donald Westlake, d'après Jim Thompson. Ph.: Oliver Stapleton. Mus.: Elmer Bernstein. Int.: Annette Bening, John Cusack, Anjelica Huston. Prod.: Martin Scorsese. 106 minutes. Couleur. Dist.: Malofilm Distribution.

Roy (John Cusack) et sa petite amie Myra (Annette Bening)

